NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

107 N° 2 1985

Du nouveau monde au monde nouveau

Gilles DANROC (op)

p. 198 - 220

https://www.nrt.be/it/articoli/du-nouveau-monde-au-monde-nouveau-834

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Du nouveau monde au monde nouveau

Le monde peut-il se comprendre lui-même ? Notre époque peut-elle rendre compte d'elle-même ? A cette question la crise actuelle de notre civilisation peut fournir une réponse. A condition de la considérer comme un impasse, elle peut faire percevoir à quel degré de profondeur s'impose la genèse d'un monde nouveau. Monde nouveau sur lequel l'Evangile, en le révélant, a jeté une lumière vive et sans ambiguïtés. Cette lumière de l'Evangile nous donne de percevoir le sens de cette crise et de compatir vraiment aux souffrances accumulées qu'elle nous fait entendre chaque jour plus pressantes. Notre réflexion se présentera comme deux moments d'une unique réflexion théologique : il y a, dans la crise, un jugement que vient éclairer la théologie du jugement du Nouveau Testament.

I. - « Que la crise s'aggrave ! »

Il existe aujourd'hui un discours sur la crise. De manière obligée et lassante, il a envahi tout le champ de nos occupations et préoccupations. Mais les maîtres de ce discours, qui dispensent un savoir sur la crise et appellent l'adhésion confiante des autres pour en sortir, appartiennent au monde de ceux à qui profite cette crise. Ce discours est un cercle infernal.

Il faut donc souhaiter que la crise s'aggrave [1], c'est-à-dire vouloir porter un regard différent sur la civilisation qui est la nôtre. Parce qu'elle est nôtre, c'est-à-dire enracinée en nous par nos habitudes et l'amour que, peut-être, nous lui portons, il nous est presque impossible de la reconnaître pour ce qu'elle est. Seule, la crise, comme une lézarde qui découvre les profondeurs vertigineuses où prend racine notre manière actuelle de vivre, nous fournit cette

1. Nous reprenons ici le titre du livre de François PARTANT, publié à Paris, Solin, 1979. Nous nous inspirons également de son dernier livre capital sur le sujet, *La fin du développement*, Paris, Maspéro, 1982. Nous-même faisons partie d'une association « Champs du monde » (16, rue Jean-Giraudoux, F-31400 Toulouse) où sont débattues et publiées les idées exprimées dans la première partie de cet article.

possibilité de nous reconnaître. Ce qui nous façonne, depuis les colonies jusqu'à l'actuelle recolonisation économique, c'est le mythe du progrès, l'avancée de l'idéologie technicienne et scientifique et l'instauration d'une ère industrielle qu'une civilisation encore difficilement reconnaissable, qualifiée de post-industrielle, vient aujourd'hui remplacer. Et le monde que nous habitons est celui d'un empire puissant et planétaire, où le bonheur des uns fait le malheur des autres, où la consommation d'un petit nombre d'hommes en affame le plus grand nombre.

Notre civilisation est un empire

En fêtant la Noël 1492 sur le sol du nouveau monde, Christophe Colomb venait de découvrir que la terre était ronde mais il ignorait quel puissant courant l'avait amené à cette découverte. La conquête devait réaliser la découverte du nouveau monde et lui donner son véritable sens en faisant naître une civilisation nouvelle. Sans doute ceux qui l'ont inaugurée ne l'ont-ils pas perçu, tant il est vrai qu'il n'y a pas de commencement absolu pour les œuvres humaines. Une civilisation ne naît qu'en sacralisant d'autres valeurs. L'ancienne civilisation, qualifiée à tort de chrétienté, relevait moins d'une christianisation que d'un consensus culturel [2]. Peut-on, du reste, évangéliser par le haut et par les structures ? Les guerres incessantes, la naissance active du commerce en Italie et en Hollande profitant des fructueux échanges avec les infidèles, les pratiques locales d'empoisonnement et de sortilèges, ce sont là autant de signes de l'échec d'un monde chrétien. La naissance de l'idéologie chrétienne coloniale viendra le confirmer. Un modèle culturel ne se détruit pas d'un coup, c'est peu à peu que ses éléments constitutifs sont réorganisés selon une nouvelle sacralisation [3]. A chaque époque, chacun des grands ensembles de la société européenne avait bien

2. On reconnaîtra la thèse de Jean DELUMEAU, spécialement dans *La peur en Occident*, t.I, Paris, Fayard, 1978. Dans sa Préface à *Un chemin d'histoire. Chrétienté et christianisme*, Paris, Fayard, 1981, l'auteur voit dans les deux réformes protestante et catholique une manière de répondre à la peur de l'Occident (la peste, l'enfer, etc.). On pourrait aussi interpréter le mythe du progrès comme une réponse à cette peur.

3. On ne désacralise ni ne sécularise jamais. On change de sacré. Le nouveau sacré réorganise l'ancien qui n'assure plus la cohésion culturelle et sociale. Cf. Jacques ELLUL, « Essai sur l'herméneutique de la sécularisation fictive », dans *Herméneutique de la sécularisation*, Colloque Castelli, Paris, Aubier, 1976, p. 153-170. Nous renvoyons à l'ensemble de l'œuvre de cet auteur à qui nous devons beaucoup, notamment à *Le système technicien*, Paris, Calmann-Lévy, 1977.

conscience qu'un nouveau sacré prenait forme sous les traits de l'ancien. Ainsi, les découvreurs du nouveau monde, sincères ou non, s'avançaient derrière la croix triomphante de l'évangélisation ; certainement moins sincères, les conquérants les suivirent et se muèrent bientôt en colons pour devenir les promoteurs de ce qui était devenu une opération lucrative [4]. Les temps modernes ne seront que l'exploration culturelle de cette stratification : comme ce fut le cas pour l'idéologie religieuse, l'idéologie scientifique cède aujourd'hui le pas au système d'une économie dynamisée par la concurrence entre les individus, les groupes et les nations, voire entre les races.

La loi fondatrice de ce processus peut s'énoncer comme l'intrication de la découverte et de la conquête. Le groupe conquérant se justifie en s'abritant derrière la noble cause des découvreurs. Première dans le temps, celle-ci n'a qu'un rôle secondaire, puisque c'est la volonté organisatrice de conquête qui la porte et la permet. En découvrant le nouveau monde, Christophe Colomb ignorait que l'Occident — qui n'avait jamais été tout à fait chrétien — venait de trouver dans l'expansion continue du commerce profitant de la montée des nationalismes un autre moyen de se dire et de dominer. Auréolée de son prestige mais bien piètre commerçante, l'Espagne se lançait dans une conquête dont l'Europe du Nord profita en accumulant un capital qui ne lui sera plus repris et que ses émigrants recréeront dans une nouvelle phase du même processus de colonisation. Depuis lors, cette nouvelle civilisation ne cessera pas de drainer vers elle tout ce qu'il y a de richesses, d'énergie, de travail et de science technicienne dans la planète afin d'assurer sa suprématie par la destruction de tout ce qui n'est pas elle. La crise que nous connaissons est celle de cet empire qui, après avoir découvert un nouveau monde infini à exploiter, constate aujourd'hui sa limite et sa propre finitude. Ce qu'elle découvre au plus profond, ce n'est pas tant la pénurie de ressources et de richesses que l'appauvrissement irréversible de l'humanité détruite en sa diversité et aujourd'hui contrainte à habiter le modèle unique et dominant de la production et de l'échange. Les sociétés humaines

4. Nous citons pour exemple ce texte de MONTESQUIEU : « L'objet de ces colonies est de faire le commerce à de meilleures conditions qu'on ne le fait avec les peuples voisins, avec lesquels tous les avantages sont réciproques. On a établi que la métropole seule pourrait négocier dans la colonie ; et cela avec grande raison, parce que le but de l'établissement a été l'extension du commerce, non la fondation d'une ville ou d'un nouvel empire » (*L'esprit des lois*, Livre 21, ch. 21 ; éd. Classiques Garnier, t. II, Paris, 1927, p. 36).

réclament une identité ; l'empire dominateur de notre civilisation dite développée consiste à la détruire systématiquement. Sans doute peut-il entrevoir sa propre fin. Mais celle-ci s'annonce moins dans l'éclatement apocalyptique que dans la faillite d'une impossible réduction à l'unité. La rotondité de la terre, qui libérait un espace à conquérir, est devenue une limite indépassable. Nous faire espérer la lune n'est qu'un faux-fuyant, la nécessité mensongère de ceux qui veulent distraire les regards d'une terre qui se décompose.

Le progrès se justifie lui-même

Cette soudaine extension spatiale du XVI[e] siècle fournit la matière nécessaire à l'élaboration de la métaphore du progrès. L'expansion s'est changée en extension temporelle, celle d'une humanité qui progresse continûment de découvertes en conquêtes. En particulier, l'irrésistible poussée des conquêtes militaires accrédita l'idée d'une supériorité, innée ou acquise, de l'Europe : elle avait su acclimater le progrès, lui donner corps et en rendre compte rationnellement. Il faudra deux siècles de maturation pour balayer les éléments rétrogrades, dénoncer l'Ancien Régime et, grâce à l'Aufklärung, donner une assise philosophique incontournable à ce nouveau mythe du progrès. Celui-ci prendra valeur de système, trouvant en lui-même sa propre justification. Il videra le monde de ce qui n'est pas lui ; il en réduira le sens à sa propre forme et à sa propre dynamique. Les questions d'origine, de structure et de fin s'estompent alors face à l'analyse de ce mouvement qui, après les avoir réalisés et effectués, assure la mainmise sur des biens nouveaux et multiples. L'idéologie nouvelle du progrès, qui s'est ainsi imposée au terme d'un processus de contestation et d'éclatement, se présente comme la libération du progrès. Libération qui implique un bouleversement des valeurs : le segment devient le tout, le mouvement est la totalité de la vie et on lui confère un sens et une finalité extrapolés afin d'endiguer l'angoisse qui monte devant l'occultation de la question de l'origine et la perte des mystères. Le processus d'expansion de l'humanité, que la possibilité d'un nouveau monde déployait à l'infini, débouchait ainsi sur une nouvelle sacralisation de valeurs nouvelles : exploitation de la nature, productivité, travail, Etat et Nation. On verra désormais la société, jusqu'alors structurée par la parenté et le voisinage, se dégrader dans l'anonymat des concentrations urbaines naissantes. Elle se restructurera dans une hiérarchie que commande le principe de l'échange : l'argent rend tout comparable et monnayable et l'in-

dividu, pris au piège de ce principe, se trouve soumis à la domination qu'il instaure, tout à la fois dominé et dominateur. La forme que le progrès impose à l'individu est celle de l'ascension sociale, dont toute la littérature européenne du XIX[e] siècle célébrera l'épopée. L'individu a raison contre les antiques liens sociaux, mais en même temps il s'évanouit dans l'Etat puissant, dernière forme de l'évolution politique, et dans la Nation, garante ultime de l'identité sociale et culturelle. Telle est la libération qu'accomplit le progrès, la raison humaine s'émancipant des peurs primitives et des consolations révélées qui auparavant la tenaient prisonnière. La science historique, longtemps modèle des sciences, prétend rendre compte de l'origine enfin dévoilée. Le travail de la raison se concentre sur l'analyse du mouvement de la vie de l'espèce, de la conscience, de la société et de l'économie. Le sens de ce mouvement est la loi de répétition de ses segments. Hors d'elle, il n'y a pas d'autre sens. Si bien que le progrès devient sa propre raison d'être.

Lumière de crise sur la Science et la Technique

Le mythe du progrès fonde et unifie la civilisation actuellement dominante, et il lui donne son sens. A cet effet, il se présente comme une promesse dont la réalisation en cours doit emporter l'adhésion de tous ceux qui en reçoivent le bénéfice d'une identité de civilisés. Le progrès pour tous est cependant une illusion : il n'accueille en son salut que les plus méritants et en exclut les incapables. Célébrant dans la conquête coloniale une fête pour toute l'humanité, l'Occident n'a pas un regard pour les peuples qu'il détruit parfois intégralement ou asservit. Le propre du pacte mythique du progrès est de fonder notre civilisation en même temps qu'il occulte l'identité des peuples qu'elle détruit : ceux à qui l'on arrache richesse et travail sont appelés non-évolués, barbares ou encore arriérés [5]. Autrement dit, le progrès des uns interdit la progression des autres, la civilisation des pays riches entraîne l'appauvrissement technologique et culturel des pays soumis [6].

5. Telles sont les contradictions de la Révolution Française. Des gens de progrès y prennent le pouvoir. Tout en affirmant des principes humanitaires, les armateurs et les négociants ne cessent de les bafouer, puisqu'ils sont les principaux bénéficiaires du commerce infamant du Triangle France-Afrique-Antilles. Seule, l'organisation des esclaves noirs sous la conduite de Toussaint Louverture conduira à l'abolition de l'esclavage (cf. V. Shoelcher et A. Césaire).

6. Les peuples colonisés perdent la connaissance et la pratique des techniques qu'ils maîtrisaient avant la conquête. Voir A. Gundec Frank, dans

En la soumettant à un long questionnement, M. Heidegger a montré que l'occultation couvrant ces déstructurations constituait le choix de puissance impliqué dans l'idée de progrès. Il y a explicité l'intrication de ses deux composantes que sont la science et la technique ; et il y a repéré la même loi énoncée plus haut à propos de la conquête du nouveau monde. De même que l'esprit de conquête a permis la découverte, ainsi la Technique précède la science. La réflexion du philosophe peut être fixée en deux phrases lapidaires : « La science ne pense pas » et « L'essence de la Technique n'est rien de technique ». Chaque technique particulière relie l'homme à la nature qu'il a à transformer pour un bien ; en revanche, la Technique est la forme du rêve occidental de maîtrise du monde dans son ensemble. En ce sens, « la Technique précède la science », notamment avec le modèle mathématique, outil nécessaire à la réalisation de son grand dessein [7]. La « Technè » produit une forme, elle dégage de sa gangue l'objet à produire. En ce sens, elle appelle une recherche sur les formes qui se répètent dans le temps ou l'espace. Mais la technique, telle qu'elle s'exerce dans les techniques artisanales, est limitée par les possibilités que lui offre la société d'utiliser l'énergie, l'invention et le travail de ses membres. Avant la colonisation du monde par une seule civilisation, la technique dépendait de la société ; dans un monde colonisé, c'est la Technique qui produit la société. Ne se construisant plus elle-même mais, au contraire, se subissant, celle-ci devient, par le fait même, de plus en plus asociale.

Prenons un exemple banal. L'*homo technicus* ne voit dans la montagne qui lui fait face qu'un lieu susceptible de transformation efficace. Il en connaît les secrets par tout ce que lui offre le modèle mathématique : l'étude des pentes, de l'ensoleillement, du sous-sol, l'enquête sociale, etc. Disposant de l'outillage adéquat et de tous les moyens de la publicité, il n'aura plus qu'à aménager la montagne en lotissements de chalets, en pistes de ski ou en mine de cuivre.

Perspectives latino-américaines, n° 1 (oct.-déc. 1980) et S. Amin, G. Arrighi, A. Gundec Frank et I. Wallerstein, *La crise, quelle crise ?*, Paris, Maspéro, 1982.

7. Martin Heidegger, *Essais et conférences,* tr. fr. 1962, p. 10 et 30-31 ; également du même, *Chemins qui ne mènent nulle part,* tr. fr. 1962, p. 70-75. Voir l'article de L. Ferry et A. Renaut, *Heidegger en question. Essai de critique interne,* dans *Archives de Philosophie* 41 (1978) 597-639.

Il peut — il le doit souvent — étendre la transformation à la plaine voisine, avec sa rivière, ses trois villages et sa route départementale. Il en calcule avec précision la superficie, la densité de population, la richesse des sols et leur capacité hydrologique. Il en résultera un projet de développement prévoyant, par exemple, la mise en place d'une monoculture de tabac. Ce projet sera sanctionné par la seule rentabilité. Il faudra donc concentrer à l'extrême en intégrant les divers projets les uns dans les autres : on reliera cette montagne à Paris, la monoculture remembrée laissera la place au tracé d'une autoroute, etc. En outre, les moyens techniques imposeront un changement d'échelle : les indications fournies par la photographie de satellite et l'enquête d'experts prévaudront sur toutes les informations que peuvent donner la connaissance, l'observation et l'enracinement des populations locales et, surtout, l'expérience acquise dans le conflit amoureux entre le réseau social local et son milieu naturel. La puissance de la transformation opérée par la Technique est telle qu'elle réalise ici une humanité transformée, mais soumise aux contraintes d'un circuit qui la fait naître. Circuit long, puisque l'échelle de la transformation rend n'importe quel point du globe dépendant d'une décision prise à New York ou à Tokyo, mais aussi circuit fermé, puisque le modèle de transformation exclut d'emblée tout ce qui n'est pas échangeable. La culture produite par ce modèle aura pour fonction de lui adapter les masses, d'aliéner l'homme ou le groupe singulier en en faisant l'un des rouages du projet universel.

L'événement de la conquête du nouveau monde a inauguré ce mouvement qui conduit à l'avènement de la civilisation occidentale. Mouvement qui, en débarrassant peu à peu la création de Dieu ou du divin, s'attache exclusivement à la transformer par la seule puissance de l'humanité. Le mythe du progrès en assurera la cohérence indispensable ; la colonie donnera forme et visage à cette civilisation basée sur la puissance et la violence organisées ; enfin, les capitaux accumulés sur les ressources arrachées à l'ensemble du monde permettront à l'esprit scientifique et technique de s'instaurer et de se déployer.

Pour achever ce compte rendu de la crise actuelle, il faut encore analyser le phénomène industriel, concentration de l'énergie et du travail, et son résultat actuel, l'interdépendance mondiale. Il s'agit, au fond, de décrire l'action civilisatrice du Capital, que K. Marx résume exactement en ces termes : « Le Capital élargit l'appropria-

tion de la nature et établit un réseau qui englobe tous les membres de la société : telle est la grande action civilisatrice du Capital [8]. »

L'ère industrielle

L'industrie est née en Angleterre et restera soumise au leadership anglo-saxon avant d'être transformée dans le type transnational actuel. La culture anglo-saxonne, empirique, individualiste et libérale, servira de justification à la brutale mainmise qui a été tentée dans toutes les directions et a relégué dans le sous-développement des pays aussi divers que l'Inde, l'Egypte, les Antilles et l'Amérique latine. On a vu dans le respect de l'individu, consigné dans la charte de Jean-sans-Terre, la préparation des droits de l'individu. Il n'est en fait que le respect de l'individu adapté à l'industrie. Certes, le Capital civilisateur ne peut, par définition attenter à l'humanité de l'homme qu'il révèle par son action [9]. Mais l'ère industrielle s'édifiera pourtant sur une double misère absolue. D'une part, les colonies nécessiteront, pour l'extraction des richesses, des transferts importants de population ; d'autre part, la nouvelle organisation du travail concentré dans les villes provoquera un exode rural massif. Le nouveau « matériel humain » ainsi constitué perd en même temps tout repère et toute assise sur lesquels appuyer ses revendications. Tel sera le prix payé pour la réussite industrielle. C'est Dickens et de nombreux écrivains après lui qui créeront le nouveau genre littéraire de la « littérature des bas-fonds » de Londres, Liverpool, Manchester et, aujourd'hui, de New York, Chicago, Manille, etc.

K. Marx sera le premier à rendre compte rationnellement de ce phénomène qu'on avait si souvent décrit avant lui sans le comprendre [10]. Il est nécessaire au Capital que le prolétariat soit ce peuple

8. Dans *Les fondements de la critique de l'économie politique*, tr. fr., Paris, Anthropos. On peut lire dans *Le Manifeste du Parti communiste* (avec F. Engels) : « Par le rapide perfectionnement des instruments de production et l'amélioration infinie des moyens de communication, la bourgeoisie entraîne dans le courant de la civilisation jusqu'aux nations les plus barbares. (...) Elle force toutes les nations à adopter le style de production de la bourgeoisie, même si elles ne veulent pas y venir » (éd. 10/18, Paris, UEG, 1962, p. 25).

9. La Philosophie des droits de l'homme demeure toujours marquée par cette origine libérale qui l'entache d'ambiguïté. Dans la reprise théologique du concept, il faudra toujours lever cette ambiguïté si l'on veut parler au nom de tous les exclus.

10. Le prolétariat est nécessaire à la reproduction du Capital. Grâce surtout à la théorie de la plus-value et à la critique des économistes,

international nouveau, dépossédé, déculturé et déraciné. Dans la mesure même où toute humanité lui a été enlevée, ce peuple est l'unique porteur de l'espoir en ce qui advient. Ce n'est donc pas par rapacité que les tenants du Capital aliènent les travailleurs nouveaux. Pour se reproduire, le Capital doit dégager des bénéfices, investir pour renouveler l'outil et tout juste entretenir au moindre coût la force de travail : l'ouvrier doit être en état de travailler ; son fils doit être apte à le remplacer à sa mort. Le salaire doit être maintenu juste assez pour entretenir la force de travail en gardant les ouvriers à leur poste. Il faut, par conséquent, abaisser le prix de la nourriture, du vêtement et de l'habitation. Mais ce faisant, le Capital ne fait que poursuivre son intérêt, surexploitant les campagnes et les colonies et cassant les prix par le moyen de la concurrence. Parce qu'il est indispensable à la bonne marche de l'industrie internationale, en étant aussi l'une des causes les plus graves de la faim dans le monde, le déséquilibre entre la ville et la campagne maintiendra dans l'asservissement les paysans non adaptés à l'industrie et les colonies. Dans le même temps, le Capital les exploite en puisant chez eux les matières premières et en écoulant chez eux ses biens de consommation. L'impérialisme est donc bien la forme obligée de l'expansion du capitalisme requise par l'industrialisation des métropoles. Dans ce mouvement irréversible d'extraversion du Capital, la colonie pillée est vidée de son or et de son argent qui constitueront la première accumulation du capital, elle est ensuite dépossédée de ses matières premières et surtout de ses énergies et, enfin, elle se voit contrainte d'acheter des biens fabriqués ailleurs, qui étouffent son industrie locale et son artisanat. L'industrie concentre donc dans les mains de quelques pays les richesses de toute la terre. Cependant, elle n'étend toute sa puissance que grâce à l'énergie non renouvelable (charbon, pétrole, uranium) que le Capital et la volonté technicienne de l'Occident lui ont permis d'exploiter systématiquement. Un tel système de puissance dont cette énergie est à la fois le moteur et la limite est donc incapable de maîtriser l'avenir [11].

K. Marx dépasse l'indignation pour rendre compte rationnellement de l'ensemble du phénomène industriel.

11. Nous renvoyons à l'étude d'Ingmar GRANDSTEDT, *L'impasse industrielle*, Paris, Seuil, 1980. Il y démontre la fascination exercée par la grosse machine, alors créatrice de travail et aujourd'hui cause du chômage, et dégage toutes les impasses créées par le méga-outillage et les normes internationales de production.

La mécanique d'interdépendance

R. Aron et A. Touraine s'accordent avec d'autres pour dire qu'il est impossible d'analyser notre société actuelle en termes exclusivement industriels. Cette civilisation que d'autres dénomment post-industrielle, J. Ellul préfère l'appeler technicienne. C'est un fait incontestable que l'action civilisatrice du Capital a franchi un palier. Aujourd'hui, en effet, le renouvellement du Capital mobilise la totalité des richesses exploitables, des marchés solvables et des actes monétarisables. Depuis la fin de la reconstruction d'après-guerre, les pays développés ont besoin, pour se renouveler, de l'ensemble du monde. Tout, la guerre y compris, est devenu mondial. Cette nécessité du développement a créé un système mondial de totale interdépendance où le quart de la population mondiale draine l'ensemble des richesses du globe par le pillage, l'accumulation bancaire et l'extension de son marché. Ce qu'on appelle le *développement* n'est qu'une idéologie. Celle-ci recouvre en fait ce système mondial unique qui, en s'étendant à tous les points du globe, assure le bien-être d'un quart de l'humanité, où se concentrent les richesses et le travail le plus productif, et affame les trois autres quarts dont il ne renouvelle pas la force de travail. L'exemple de la Chine le montre. C'est précisément en se coupant de ce circuit international que celle-ci a pu faire face à sa propre famine. Il n'est pas certain qu'en s'y reconnectant, comme elle vient de le faire, elle améliore sa situation. En revanche, le nouveau marché qu'elle ouvre ainsi aux Etats-Unis et au Japon relance à coup sûr leur économie.

La dynamique technicienne occidentale doit tout à cette concurrence des marchés. Mais alors qu'autrefois les Etats, les entreprises et même les nations contrôlaient plus ou moins cette concurrence, ils sont aujourd'hui sans pouvoir devant l'accroissement qui l'a rendue non maîtrisable. C'est justement ce que révèle la crise actuelle. Si l'on se demande pourquoi il faut produire tant de choses inutiles, en particulier tant d'armements, on est bien forcé d'admettre qu'on ne peut plus faire autrement, à moins précisément de refuser cette concurrence qui appauvrit et détruit.

Non maîtrisée, la concurrence s'amplifie toujours davantage, en quête de débouchés toujours plus nécessaires. Mais où donc les trouver, quand la concentration des richesses rend les trois quarts de l'humanité dépendants et insolvables ? En analysant la défense du pouvoir d'achat, nous pourrons constater que c'est en renforçant la mécanique d'interdépendance que la concurrence, par

la science et la technologie, parvient à se prolonger et se maintenir. Quelle que soit l'inflation, si l'on veut faire baisser le prix d'un produit, il faut *abaisser le prix* à la fois des matières premières et de l'énergie, c'est-à-dire épuiser davantage encore le Tiers-Monde et *améliorer la productivité du travail* (cadences, robotique, etc.). Dans ce dernier domaine, les pays développés se sont assuré le monopole à leur profit et exercent leur domination actuelle. A cet effet, ils disposent du Capital et des possibilités de recherche et de réalisation que leur offre la technologie. Pour financer ces recherches technologiques, ils disposent en outre du bénéfice que leur apporte la valeur ajoutée, accrue par la technologie elle-même. C'est, en effet, la recherche pure et appliquée qui permet de fabriquer, grâce à une sophistication de plus en plus grande, de nouveaux produits rentables, comme le sont, par exemple, un magnétophone et une voiture. La cherté de la recherche et de la technologie sera supportée par l'exportation massive de ces produits. Or, ce transfert de technologie se fait par paliers de telle sorte que les pays surdéveloppés exportent d'abord leur production vers les pays moyennement développés et que ceux-ci, à leur tour, exportent vers les pays sous-développés. Dernier palier du transfert, ces derniers sont donc exclus des bénéfices de cette technologie, qui sont réinvestis dans le financement de la recherche, et ils sont condamnés à ne vendre que ce que les pays développés ne peuvent produire (matières premières, cultures d'exportation). Sans pouvoir choisir leur production, ils sont sans pouvoir sur les prix. Dernier maillon de la chaîne, sans un autre tiers monde à conquérir, le Tiers-Monde ne cessera pas de s'appauvrir. Les limites de la terre et du nombre des hommes imposent cette nécessité : l'hyperdéveloppement des uns se fait au détriment des autres. La loi d'intrication de découverte et de conquête du nouveau monde a pris aujourd'hui sa figure la plus impitoyable : la conquête, aujourd'hui la domination la plus totale des populations du monde, suscite et promeut la découverte, aujourd'hui les progrès d'une technologie de plus en plus poussée. Le développement des pays riches implique la régression voulue et structurelle des pays moins avancés. La faim dans le monde n'est pas seulement la conséquence du développement, elle est finalement le mode de gouvernement du monde [12].

12. Contrairement à la vision romantique, la faim ne provoque pas d'elle-même la révolte. Elle suscite, au contraire, l'individualisme des plus démunis en les divisant, les entraînant soit dans l'espoir forcené d'en sortir soit dans une résignation qu'accroît encore la faiblesse physique.

Les justifications de ce modèle de développement ne résistent pourtant plus à ses limites inéluctables. L'exemple de la consommation d'énergie le montre à l'évidence. Déjà, l'énergie que nous utilisons le plus souvent n'est pas renouvelable. Mais plus encore, la distribution en est structurellement inégalitaire. En effet, un habitant du Tiers-Monde — soit les trois quarts de la population mondiale — utilise un peu moins, chaque année, d'une centaine de kilos en équivalent-pétrole ; un Américain du Nord en consomme, pour le même temps, huit tonnes, à savoir 30 % du total mondial pour 6 % de l'humanité [13]. Pour assurer l'indépendance du Tiers-Monde, il faudrait non seulement multiplier la production d'énergie par 5,5 (chiffre de 1982), ce qui est tout à fait absurde, mais aussi changer radicalement la structure de production et de distribution, ce qui est un impératif irréalisable.

L'aliénation par l'échange et l'assassinat du travail

En 1816, David Ricardo pouvait énoncer la loi du libre-échange en ces termes : la spécialisation maximale des régions doit produire ce qui, par l'échange, contribuera au bien-être de tous [14]. Le libre-échange, ainsi dénommé, ne recouvre en fait que son contraire. En promouvant le modèle de production le plus fort, il réduit les particularismes. Dans les pays gros producteurs de cacao ou de manganèse, par exemple, les élites tendent à consommer les biens industriels qu'elles ne produisent pas. Au surplus, *ce libre-échange est inégalitaire.* Même si l'heure de travail reste une mesure standard, la situation d'un fermier français est inégalement supérieure à celle d'un paysan sénégalais : l'outillage du premier, évalué à

13. Voir Denis Clerc, *Déchiffrer l'économie,* coll. Alternative économique, Paris, Syros, Ed. Sociales, 1982, p. 268. En tenant compte de l'accroissement nécessaire de la population durant le temps nécessaire à l'ajustement (de 12 à 15 millards d'habitants), l'A. calcule un coefficient de 17 à 20 pour multiplier la production énergétique mondiale. Il en conclut : « L'*American way of life* n'est pas exportable sauf pour de petites minorités privilégiées. »

14. Ce que l'analyse de Ricardo ne reprend pas et qui ne sera pas critiqué par K. Marx, c'est le fait que l'Angleterre, en plus, concentrait en ses mains le savoir-faire industriel, le réseau bancaire, les assurances et les transports. En outre, ne produisant pas de coton, elle s'en procurait par la colonisation de l'Inde et de l'Egypte. De son côté, le Portugal n'accumulait rien et s'appauvrissait ainsi. Son rapport d'échange avec l'Angleterre était inégalitaire et de totale dépendance. La doctrine du libre-échange prévaut toujours chez Paul Samuelson, *Economics. An introduction Analysis,* un Américain qui, de surcroît, a vu son autorité consacrée par le Prix Nobel d'Economie (1970).

plusieurs millions de francs, permet une production beaucoup plus élevée que celle du second, qui n'a pour outil que sa houe. Rendu inégal par le processus technicien, le libre-échange entraîne encore une nouvelle répartition internationale du travail qui, véritablement, l'assassine. Les cadences, d'une part, déshumanisent le travail, la robotisation, d'autre part, met au chômage des professions entières. Une usine produisant des houes avec une main-d'œuvre de cent personnes enlève leur travail à des milliers de forgerons. D'un côté, l'aide alimentaire qu'on accordera à ces chômeurs improductifs détruira la productivité des paysans. De l'autre, notre production excédentaire aliénera des millions de paysans pour en faire des chômeurs dans les bidonvilles. Devant cet assassinat du travail, les élites gouvernantes dans les pays du Tiers-Monde ne sont d'aucun secours. Bien au contraire, formées dans les pays riches, elles n'ont d'autre vision que celle de la société de consommation et d'autres besoins que ceux des devises fortes. Par l'aveuglement de ces élites, acquises totalement au modèle de consommation et de développement qui les maintient dans leurs privilèges [15], absurdement convaincues que le développement industriel est la solution aux problèmes de la faim, de la santé et du travail, alors qu'il les rend mondialement insolubles [16], la situation des pays du Tiers-Monde se caractérise par un endettement incalculable, qu'aucun expert ne peut logiquement expliquer ni maîtriser et qu'une politique de prêts rend plus désastreux encore. A travers ces élites, le capital assassine le travail, surtout non spécialisé et non rentable ; il détruit ainsi sa base sociale, de la même manière qu'il avait déstructuré les colonies [17]. Les sociétés

15. Le Japon, seul pays industrialisé de culture non européenne, fut aussi le seul à échapper au phénomène de colonisation, cf. P. BAIROCH, *Le Tiers-Monde dans l'impasse*, Paris Gallimard, 1971, p. 113-162.

16. On a du mal à croire que les gouvernements et les bureaucrates du Tiers-Monde sont les premiers à faire obstacle au bonheur de leur pays. Non de propos délibéré, mais parce que le modèle de consommation et de développement structure de cette manière les liens de dépendance. Les bourses allouées par les pays riches pour la formation des élites du Tiers-Monde ne sont pas un investissement désintéressé, puisque le Capital assure ainsi ses propres relais dans le Tiers-Monde. Les organisations internationales ainsi que les délégations de gouvernements, comme le montrent tristement les documents de l'ONU, de la FAO, de la CNUCED, ne font que perpétuer les privilèges des élites.

17. Voir le livre étonnant d'E. GUEANO, *Les veines ouvertes de l'Amérique Latine*, tr. fr., coll. Terre humaine, Paris, Plon, 1981. L'A. cite le cas ahurissant de la construction de Manaus et de son célèbre théâtre Amazone qu'inaugura à grands frais Caruso, en pleine forêt, pendant le « boum » du

du Tiers-Monde se résument finalement à la tragique disparité où elles se trouvent réduites : d'un côté, une élite comprenant de 2 % à 12 % de la population totale, agente et rivale de nos sociétés riches ; de l'autre côté, la quasi-totalité d'une population le plus souvent affamée dont le travail est rentabilisé et exporté au profit d'une élite minoritaire. On comprend qu'un tel fossé sans cesse grandissant ne puisse être maintenu et gardé que par des dictatures ou des régimes militaires. La crise actuelle ne fait que dévoiler à quel point le modèle, monstrueux et difforme, du développement repose sur une base aussi précaire.

Que faire ?

Est-il possible d'agir efficacement contre cet empire dans les cadres d'efficacité de notre civilisation technicienne ? Il importe d'abord que ceux qui servent cet empire le reconnaissent comme tel et comme le nôtre, empire plus impossible à maîtriser qu'impitoyable. Le monde dit civilisé a brutalement imposé ce qu'il avait, non sans conflits, élaboré sur plusieurs siècles [18]. Après l'Etat-Nation, le Capital a organisé une structure d'interdépendance transnationale. Aujourd'hui, aucun Etat ne peut vivre sur lui-même puisqu'il est obligé d'importer et d'exporter. Le théorème de Michel Albert est notre loi : l'emploi est lié à la croissance, la croissance à l'équilibre du commerce extérieur et celui-ci au redéploiement de notre industrie dans les techniques de pointe [19]. A tout prix et au mépris de la volonté sociale et des désirs des peuples, produire plus pour vendre plus et assurer l'emploi est un impératif de survie pour une mécanique économique et sociale dont la loi dynamique de concurrence ne sert aucune finalité [20]. Que faire ? Il est à craindre qu'aucune volonté sociale, culturelle et politique

caoutchouc. Une fois tombée la fièvre de la spéculation, le pays perdit tout intérêt et fut abandonné à la forêt (*op.cit.*, p. 123-126).

18. Les civilisations forgées dans les conditions les plus difficiles, sur des territoires impropres à l'agriculture (désert, glaces, forêt équatoriale) n'arrivent pas à se fixer dans des frontières, comme c'est par exemple le cas du Tchad. C'est bien la preuve que ce modèle unique et standard appauvrit ce que la diversité avait su mettre en valeur.

19. Voir l'énoncé et la critique de ce théorème par J. BERTHELOT et F. DE RAVIGNAN, *Les sillons de la faim*, Paris, L'Harmattan, 1980, p. 182-195.

20. Les oppositions Libéralisme/Marxisme et Est/Ouest sont la forme par laquelle la concurrence occulte la réalité de la destructuration du Sud au profit du Nord. En réalité, Libéralisme et Marxisme s'accordent sur le choix du progrès et de la puissance et chacun d'eux, de manière égale, opprime le Sud par le mécanisme de l'échange inégalitaire.

ne soit aujourd'hui en mesure de maîtriser ou de casser cette mécanique affolée. L'homme n'est plus guère maître de son histoire ; le seul choix qui lui soit laissé est de mettre son intelligence et son énergie au service d'un système qui décompose le tissu social, appauvrit la culture et épuise irréversiblement la terre. A moins qu'il n'entre en dissidence.

II. - La clarté du monde nouveau [21]

« *Je suis venu pour un jugement* » (*Jn 9,39*)

L'aveugle de naissance vient de naître à la vision et à la foi dans le Fils de l'Homme. Ce qu'il découvre alors, par la parole de Jésus, c'est le monde sous le jugement : « C'est pour un jugement (*eis krima*) que je suis venu dans le monde, pour que voient ceux qui ne voient pas et deviennent aveugles ceux qui voient » (*Jn 9,38-39*). La Bible de Jérusalem propose deux traductions successives du mot grec : « jugement » et « discernement ». A la vérité, on pourrait aussi traduire par « crise », au sens où ce mot désigne un changement subit et généralement décisif. Les aveugles voient et les voyants sont frappés de cécité.

Dieu ne juge pas, mais il y a jugement dès lors qu'Il vient dans le monde. Car le jugement dit tout à la fois l'inaliénable altérité de Dieu dans le monde et la crise du monde mis en présence de Celui qui, absolument, ne se confond pas avec lui. Mais c'est par la vie surabondante que le Fils est venu donner que le jugement saisit le monde. La récurrence de ce thème johannique est bien attestée : « Ainsi le Fils donne la vie à qui il veut. Car le Père ne juge (*krinei*) personne. Il a donné au Fils le jugement tout entier (*tèn krisin pasan*)... » (*Jn 5,21-22*) ; « Je ne suis pas venu juger (*krinein*) le monde mais sauver le monde... » (*Jn 12,47* ; cf. *3,17*) ; « Je suis venu pour qu'on ait la vie en abondance (...)

21. Cette seconde partie, que nous qualifions de méditation évangélique, se décale par son écriture de l'analyse qui précède. Il revient en priorité au texte évangélique d'imposer cette distance et cette rupture qui commandent une autre écriture distincte de l'analyse socio-économique. Cependant, cette distance, nous le pensons, n'est pas celle de l'éloignement ou du surplomb, mais bien celle, paradoxale, de la proximité la plus absolue à la réalité du sujet traité en ces pages. Par ailleurs, cette partie n'est pas de l'exégèse, mais elle en suppose les travaux, notamment dans l'exploitation qu'elle fait de la double composante de la thématique du Monde et de Dieu dans l'évangile de Jean.

Je donne ma vie pour mes brebis » (*Jn 10*,10,15). Dieu est absolument maître de la vie qu'il donne, parce qu'il est absolument libre de ne pas Se mesurer. Saisi par cette gratuité de la Vie, le monde se trouve en situation de jugement. La théologie de la grâce implique une théologie du jugement.

Les traits du monde, dans cette théologie du jugement, sont ceux d'un univers clos sur lui-même et exclusif de tout ce qui n'est pas conforme à lui-même : le monde ne reconnaît pas et ne veut pas recevoir la Lumière qu'est le Verbe (*Jn 1*,9-10). La venue du Verbe fige le monde dans sa contradiction radicale à tout autre que lui. Dans le monde ainsi dévoilé, l'amour du Tout Autre va jusqu'à l'extrême : la veille de sa Passion, « ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à l'extrême » (*Jn 13*,1). « Jusqu'à l'extrême », cela veut dire jusqu'à faire l'épreuve de ce qui est le plus contraire à la vie donnée par amour, à savoir la haine du monde. Jésus ne prêche pas une évasion hors du monde, mais il envoie dans le monde ceux que son amour a retirés de ce monde. L'Esprit Saint est la force de ce témoignage (*Jn 15*,26-27), de même qu'il s'atteste, dans les récits synoptiques du baptême du Christ, dans l'humanité de Jésus. Le Fils et l'Esprit s'accordent pour immerger les disciples dans le monde. Dans le mouvement qui les retire du monde, ils y sont envoyés pour dévoiler à leur tour la haine du monde : « si le monde vous hait, sachez que moi, il m'a pris en haine avant vous. Si vous étiez du monde, le monde aimerait son bien, mais parce que vous n'êtes pas du monde, puisque mon choix vous a tirés du monde, pour cette raison le monde vous hait » (*Jn 15*,18-19). Ce qui est dit du Christ s'applique au disciple dans son rapport au monde. L'Apocalypse de Jean célèbre dans une même lumière les noces de l'Eglise et de l'Agneau dans leur présence au monde, fondement ecclésial du témoignage personnel du chrétien dans le monde. Par l'Eglise dans le monde advient cette apocalypse où le voile se déchire, découvrant l'actualité d'un monde qui ne peut que passer, puisqu'il refuse la Parole qui ne passe pas.

La théologie johannique du jugement s'accorde avec les textes synoptiques sur le jugement de Dieu, en particulier avec le texte de *Mt 25*,31-46. Là, le jugement du monde apparaît dans la figure que prend, dans le monde, celui qui porte tout le jugement : par le pauvre et le prisonnier, auxquels Jésus s'identifie, le monde est jugé et les justes sont confondus. Le jugement surprend l'humanité

incapable de concevoir un tel Dieu dans le monde. Puisque le monde s'idolâtre toujours soi-même, Dieu libère par un jugement qui n'est pas celui du monde.

L'oubli du Dieu de justice dans la pensée moderne a précipité notre civilisation dans l'esprit d'esclavage. Soumise au modèle qu'elle s'est projeté et qui n'est rien d'autre que l'image de sa puissance et de son progrès, cette civilisation ne s'unifie que dans la reproduction du même modèle, y employant toute sa puissance mortifère et négatrice du Dieu Créateur et Tout Autre. Réitération constante du Même, renforcée par le refus de l'étranger, de l'innocent, de l'autre et de Dieu [22]. La parabole des vignerons homicides est bien celle qui convient pour dévoiler notre civilisation sous le jugement : l'humanité se fait homicide pour s'approprier tous les biens au prix de la mort des serviteurs-prophètes, ceux qui viennent d'ailleurs ; elle vit de ce pacte conclu par le sang du bien-aimé (cf. *Mc* 12,1-12 et par.) [23]. Notre empire technicien et affameur se bâtit sur le sang et les cendres des civilisations colonisées. Il s'épuise à tout réduire à lui-même. Le Même, c'est-à-dire le perfectionnement de la puissance de cet empire, est homicide. Il ne peut en naître aucune espérance. La mort du bien-aimé entrouvre, dans l'Evangile, le chemin d'une dissidence radicale et de la seule espérance. Car si la mort de Jésus est le terme du procès que le monde fait à l'humanité de Dieu, cette mort a posé définitivement le monde sous le jugement. Saint Jean n'a pas hésité à faire du procès de Jésus la forme même de la Bonne Nouvelle.

Mort et Résurrection

La mort est le jugement propre du monde, où il se perpétue dans une histoire qui revient au Même. La Résurrection est le jugement sous lequel Dieu pose le monde et son jugement, pour une histoire nouvelle. Telle est la crise du monde. Ici encore, une théologie de la grâce ne va pas sans une théologie du Jugement. La Vie du Ressuscité est la crise de la mort et de sa prétention totalitaire. Dans un modèle culturel comme le nôtre, façonné par un

22. On aura reconnu, à travers ce vocabulaire, le type de lecture philosophique d'Emmanuel LEVINAS. Son rapport avec la Bible est explicité dans *Ethique et Infini*, Paris, Fayard, 1982, p. 19.

23. Les trois évangiles synoptiques situent cette parabole au plus près de la Passion de Jésus, comme une ultime quête de sens.

empire homicide, l'événement de la Résurrection ne peut que faire irruption. Mais la gratuité de la vie ne va pas sans l'intériorité la plus vive du jugement qu'elle porte sur la mort. Le Christ Ressuscité rejoint le monde où se trouvent les disciples, « toutes portes fermées » (*Jn 20,19*), c'est-à-dire là où le monde exerce sa puissance mortifère et obscure la plus secrète et là où les disciples se sont retranchés dans leur peur mortelle. L'absence d'effraction dans l'apparition dit tout autant la gratuité que la profondeur du jugement atteignant le cœur du monde. Ainsi en est-il de l'Incarnation du Verbe dans le sein de la Vierge Marie, des apparitions du Ressuscité et du don de l'Esprit.

Là où nous réduit la dynamique meurtrière du monde, c'est là qu'apparaît le Crucifié Ressuscité. Cette apparition est une béatitude en même temps qu'elle est jugement et crise de la mort. Car la Vie vient d'atteindre tout homme, dans son histoire et sa mort personnelle : « Heureux celui qui croit sans avoir vu » (*Jn 20,29*). Mais en même temps, la mort apparaît crucifiée dans les signes tangibles et touchés du Ressuscité : « Porte ton doigt ici : voici mes mains, avance ta main et mets-la dans mon côté, et ne deviens pas incrédule mais croyant » (*Jn 20,27-28*). La confession du disciple est une reconnaissance arrachée à l'obscurité de la mort, qui bouleverse l'expérience humaine toujours marquée de l'emprise du monde et de la mort : « Mon Seigneur et mon Dieu. » La nouveauté radicale de la Résurrection est de transfigurer cette expérience humaine en jaillissement de vie, d'y implanter la nouveauté du Ressuscité dans le retour du Même. La réconciliation du monde est désormais à l'œuvre dans cette transfiguration qui le juge [24].

Le discours théologique se viderait à ne pas rendre compte du paradoxe de la Résurrection du Christ. Il lui incombe d'abord de rendre compte de l'histoire humaine, cette histoire qui, par Marie, a donné chair au Sauveur. Mais en même temps, il lui faut rendre raison d'un monde qui refuse, dans la continuité de l'histoire, la nouveauté qui le sauve. Rendre raison de ce monde par la réalité

24. Cette problématique du jugement du monde décentre la christologie de l'opposition : christologie d'en bas/christologie d'en haut. Si le Christ réconcilie, c'est dans la nouveauté et le renouvellement en Lui de toutes choses. La nouveauté est en même temps jugement des ténèbres, là où les siens ne Le reçoivent pas. C'est ainsi que le Christ éclaire — et seulement **Lui — la liberté de l'homme où Il aime à Se donner et où il Se donne.**

de l'humanité du Christ, celle de sa mort vécue jusqu'à la déréliction de son cri : « Pourquoi m'as-tu abandonné ? » (*Mt* 27,46). Et dans ce cri, rendre raison de la réalité d'un monde qui gaspille et affame en étouffant le don de la vie de toute sa puissance. La théologie, dans cette double tâche, ne peut plus rendre raison de l'histoire en confondant progrès et salut, en faisant du développement l'un des signes de l'avènement du Royaume. Le discours et la réflexion théologiques, qui naissent et prennent source dans le mystère pascal, doivent rendre compte de l'unicité paradoxale de la Résurrection. Dans la lumière qu'elle jette sur le monde, ils découvrent comme leur devoir de représenter le jugement dans la gratuité du salut.

La Pâque du Christ juge le monde

Le travail de la théologie sera paradoxal : manifester le jugement posé sur le monde en mettant en lumière ses propres contradictions et annoncer la nouveauté de la Vie en suscitant une liberté dont ce monde n'a ni l'idée ni le goût. Faut-il croire le monde tel qu'il s'énonce, abusé par les promesses de bonheur universel qu'il entend réaliser ? En indiquant la contradiction de ces prétentions et des faits, la réflexion théologique peut faire entendre au monde qu'il est bien ce monde johannique, illusionné par la maîtrise de son destin et l'assurance de ses valeurs, le monde qui passe.

Notre civilisation s'enorgueillit des progrès qu'elle a accomplis en différents domaines. Elle considère avoir éloigné durablement le spectre de la faim, vaincu des maladies naguère mortelles et élevé le niveau et amélioré le cadre de vie. En libérant l'individu de certaines contraintes physiques et mortelles, elle pense assurer à chacun une liberté spirituelle ou intellectuelle. Cependant, la crise actuelle dévoile la vérité de ces progrès indéniables. Ceux-ci ne sont que les privilèges réservés à une élite qui en use comme si elle avait droit de mort et de vie. D'un côté, *notre civilisation n'a pas résolu le problème de la faim* mais elle l'a plus exactement exporté. Alors que, depuis 25 ans, les instances du plus haut niveau (gouvernements des pays riches, ONU et FAO) s'attaquent au problème mondial de la faim, elles n'ont pas empêché que celle-ci soit devenue le mode structurel de domination de notre civilisation. Il est contradictoire de vouloir lutter contre la faim et de maintenir sans le contester le modèle de développement qui gouverne le monde,

entraînant la surproduction des pays riches qui interdit au Tiers-Monde de produire sa propre subsistance [25]. D'un autre côté, *les progrès acquis dans le domaine de la santé ne représentent quasi rien face à la malnutrition générale.* Il est prouvé que l'amélioration de notre habitat, de l'hygiène et de la nourriture a plus fait pour améliorer notre santé que la sophistication d'une médecine élitiste et chère [26]. Il est contradictoire de parler de progrès quand cette médecine dépendante du capital aboutit à monétariser et techniciser tous les actes de la vie, de la naissance à la mort. En outre, cette médecine profite des richesses du Tiers-Monde dont elle ne résout pas le problème fondamental de malnutrition. La santé est le privilège d'une médecine, aujourd'hui démocratisée en sécurité sociale, réservée à une minorité, alors que la malnutrition, pour deux tiers de l'humanité, fait mourir d'un simple rhume ou d'infections bénignes. Enfin, *l'élévation du niveau de vie et l'amélioration du cadre de vie sont peu de chose face aux dangers que notre civilisation fait courir à la planète.* Notre sécurité internationale repose sur l'équilibre irrationnel de la terreur, et la course aux armements coûteux crée une véritable guerre sociale et mondiale opposant une minorité militarisée à outrance et des masses populaires déshumanisées par la misère [27]. Il ne peut y avoir d'autonomie et de choix du cadre de vie quand l'appauvrissement systématique devient une véritable catastrophe écologique, comme c'est le cas pour la destruction de la forêt amazonienne ou gabonaise.

Il faut le dire, les progrès du développement sont un mal radical. L'effet généralisé de ce développement est d'altérer l'intelligence

25. Voir l'ouvrage de F. DE RAVIGNAN, *La Faim. Pourquoi ?*, coll. Alternatives économiques, Paris, Syros, 1983.

26. C'est la thèse du livre remarquable d'Ivan ILLITCH, *Némésis médicale. L'expropriation de la santé*, Paris, Seuil, 1975. Dans la 3e Partie de l'ouvrage (p. 131-210), l'A. applique son analyse aux domaines du travail, des transports et de l'école.

27. Il y a actuellement aux Etats-Unis une désinformation systématique qui manipule l'opinion américaine en défendant, au nom de la défense des libertés, les privilèges de la United Brands et d'autres sociétés installées en Amérique Centrale. Les disparités sociales ainsi que les manœuvres visant à liquider les minorités de ces pays disent assez que les Américains pourchassent toujours l'indien. Il faut savoir aussi que les Etats-Unis démobilisent les masses en utilisant le phénomène des sectes prêchant au nom du Christ l'évasion hors du monde (cf. DIAL, n° 846). En Argentine, la junte militaire habillait scandaleusement de rhétorique chrétienne la suppression des indésirables (cf. DIAL, n° 857).

sociale et de la conduire dans la voie sans issue d'un travail mortifère, d'une agressivité que nourrit la concurrence stérile. La nature de notre civilisation apparaît clairement dans l'orientation d'un effort scientifique de plus en plus monopolisé dans la production d'engins de mort, dans la perversion du sens politique, où la pensée et l'action ne trouvent plus à s'exprimer que dans les oppositions politiques et idéologiques. Il est à craindre, en outre, qu'au moment même où il commence à se lézarder de toutes parts, ce système de puissance et de profit ne se durcisse impitoyablement. L'aveuglement et l'affolement de notre civilisation montrent qu'elle ne peut résoudre sa crise la plus profonde. Le jugement que pose l'Evangile sur notre monde est la seule délivrance, parce qu'en le jugeant il lui donne aussi une liberté aussi simple qu'inouïe, celle qui naît en ceux que l'écrasement et la pauvreté conduisent vers une solidarité visionnaire.

La brèche des Béatitudes

« Heureux, vous, les pauvres, le Royaume de Dieu est à vous » (*Lc 6*,20). L'Evangile ne fait pas de la pauvreté seulement l'objet de notre sollicitude ou de notre compassion. Il y associe le don d'une terre conforme au jugement de Dieu. La pauvreté représente le seul usage non destructeur du monde qui nous soit donné, non pas un modèle à appliquer, encore moins un retour nostalgique à la terre. Dans la pression d'un empire qui fait du monde une prison pour tous, la pauvreté offre la liberté d'une dissidence radicale et constructive.

La dissidence des pauvres est telle qu'elle répond au phénomène colonial sans cesse renaissant par la violence non active, ce refus délibéré de la puissance. Non seulement, elle rend visible cette part du monde que libère l'Evangile, mais, plus encore, elle démasque toutes les dissimulations sous lesquelles se cache le choix de la puissance, jusqu'à celle où il se justifie par le texte biblique : « Dominez toute la terre » (*Gn 1*,28). La pauvreté est aussi cette dissidence qui brise la fascination du mythe du progrès. Elle atteste, par son urgence même, la nécessité et la nouveauté de l'aujourd'hui, en frappant d'inanité les espérances, les lendemains meilleurs et les messianismes qui nous écrasent en nous abusant. Cette dissidence est au cœur de l'Eglise quand, en suivant le destin de son Seigneur, Jésus de Nazareth refusant avec la royauté les tentations de l'argent, de la puissance et de l'idolâtrie, elle résiste

à tout messianisme [28]. La pauvreté est aussi une dissidence qui conteste le gigantisme industriel destructeur de toute société humaine. Elle affirme que notre idée de développement butera toujours à la réalité des hommes auxquels on a enlevé le choix de produire et d'échanger dans l'autonomie de leur environnement, de leur entourage et de leur milieu vital et social [29]. Enfin, la dissidence des pauvres constitue cette singularité que ne pourra jamais récupérer l'esprit technicien dont les valeurs sont l'anonymat, l'interchangeabilité, le travail, le rendement et le profit.

Le bruit et la fureur du monde couvrent toute parole, à plus forte raison une parole sans prétentions, celle de Dieu qui s'est fait entendre dans la parole du pauvre. L'Eglise elle-même a trop souvent ajouté aux justifications impérieuses que se donne le monde. Elle a emprunté l'idéologie coloniale et néo-coloniale au point de ne pouvoir entendre la vérité évangélique de ceux qu'exclut notre monde technicien, égale à celle des innocents et de ses saints. Dans sa prédication, elle s'est faite le partenaire du système pour en justifier et baptiser les projets destructeurs. Comment peut-elle ignorer que l'unification de la planète se fait au mépris de tous les particularismes, que le bonheur matériel standardisé détruit l'identité sociale et appauvrit une bonne part de l'humanité et que la paix se gagne par les armes ? La catholicité de l'Eglise s'est trop souvent perdue dans l'idéologie d'une économie universelle. Une parole ecclésiale, par exemple sur la crise de l'emploi et du travail dans les pays dits développés, n'est plus crédible et perd de son poids évangélique, si elle ne montre pas que cette crise revient à l'assassinat du travail perpétré par ces pays mêmes qui, pour élever leur niveau de vie, ont organisé une répartition internationale du travail qui sert leurs intérêts.

Constituée par la relation vivante de communautés ecclésiales enracinées dans la dissidence de la pauvreté, l'Eglise catholique

28. A. Provent et F. de Ravignan, *Naître à la solidarité*, Paris, DDB, 1981, aboutissent, au terme de leur analyse de la faim mondiale, à souligner dans la venue du Christ la fin de toute forme de messianisme, s'opposant ainsi à la manière courante dont le développement est justifié par le christianisme. Sans doute faut-il aussi tenir compte du messianisme de l'esprit dont Henri de Lubac a fait la genèse dans ses deux volumes de *La postérité spirituelle de Joachim de Flore*, coll. Le Sycomore, sér. Horizon, Paris, Lethielleux ; Namur, Culture et Vérité, 1979 & 1981.

29. Voir l'ouvrage de E.F. Schumacher, *Small is beautiful. Une société à la mesure de l'homme*, tr. fr., Paris, Seuil, 1973.

devient celle qui traverse l'aliénation du monde. Elle rencontre celle des appauvris et des opprimés dépossédés de leur autonomie culturelle et économique. Elle rencontre celle des pays riches en dénonçant le mensonge doré de leurs privilèges. Un tel combat est celui du pauvre. Combat sans armes et, pour cette raison, sans fin, à reprendre chaque jour. Combat où le pauvre vit le jugement du monde qui le met à mort et l'espérance concrète et actuelle de sa vie ressuscitée. L'Eglise de la pauvreté évangélique donne voix aux pauvres, en contestant l'universalisme et l'ethnocentrisme européen où sa catholicité s'est dévoyée. Elle prêche surtout, face à l'omnipotence du Grand Tout, la singularité et l'unicité du Seigneur en qui « nous voyons le Père » (*Jn 14,9*) et qui nous donne Sa vie. C'est seulement ainsi qu'elle devient visible, en se distinguant du monde. Car, en étant fondée dans l'amour trinitaire des Personnes, elle revendique ainsi la communion des personnes et le rassemblement des libertés au souffle de l'Esprit. Notre monde en crise est le monde qui passe. L'Eglise de la pauvreté évangélique y inscrit, en sa déchirure, comme au rythme de l'Apocalypse de Jean, la nouveauté du monde qui vient.

F 31078 Toulouse Gilles DANROC, O.P.
1, avenue Lacordaire

Sommaire. — Pour la première fois dans l'histoire, tous les hommes sont tributaires d'un même système économique, politique et culturel. La tyrannie du modèle unique, caché derrière le mythe du progrès, s'impose aujourd'hui au Tiers-Monde Or ce système connaît maintenant une crise insurmontable. La famine croissante indique cruellement qu'il ne peut plus organiser l'humanité entière, mais les quelques pays qui ont fait choix d'un modèle de puissance particulièrement destructeur. Cette crise, une fois nommée, reçoit son sens ultime de la Parole de Dieu. L'Evangile annonce une délivrance et l'Eglise doit prononcer un jugement de dissidence dans le droit fil des Béatitudes.